Ami du Clergé du 3 avril 1952

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'instructions dominicales. — XIII. 1er Dimanche après Pâques : La paix du Christ, 117.
Pastorale des Sacrements d'après le Directoire. — IX. Les sacrements sont des remèdes, 118.
Les Paraboles de l'Evangile. — XV. Le riche insensé, 120.
Conférences sur la vie chrétienne. — IX. Le personnalisme chrétien, 122.

PLANS D'INSTRUCTIONS DOMINICALES

XIII
1er Dimanche après Pâques

Sur l'Evangile (Jo., xx, 19-31)

LA PAIX DU CHRIST

La joie de Pâques devrait rejoindre celle de toute la nature qui retrouve, avec le printemps, sa vie. Cependant, bien des inquiétudes : dans les cœurs qui souffrent ; dans les familles où règnent misère, maladie ou discorde ; dans les nations divisées et cherchant péniblement un introuvable équilibre ; entre les peuples qui semblent ne pouvoir jamais s'entendre. Il monte de partout une immense aspiration à la sécurité, au bonheur, à la paix. Faux prophètes ou porteurs de fallacieuses promesses essaient d'attirer à eux tous ceux qui aspirent à un monde meilleur. Les chrétiens doivent savoir que seul le Christ peut leur donner cette paix totale : grande et actuelle leçon que fait relire, dans la lumière de Pâques, l'évangile de ce jour.

I. — *Le Christ donne la paix*

a) Apparaissant à ses Apôtres, craintifs et qui avaient peur des Juifs, le Christ vient et les salue : « La paix soit avec vous ». Cette salutation pourrait sembler le simple et banal bonjour des Orientaux. Mais il y a plus ici : le Christ insiste, souhaitant par deux fois cette paix, laquelle doit calmer l'inquiétude des disciples. Cette paix, c'est la consolation vivifiante de sa présence : il leur montre ses mains et son côté, comme pour leur dire, ainsi qu'il le fit lorsqu'il vint vint à eux en marchant sur les eaux : « N'ayez pas peur, c'est moi » (Mat., xiv, 27).

b) Toujours *les manifestations de Dieu* ou de son Fils incarné troublent de prime abord ceux qui en jouissent ; mais aussitôt Dieu rassure, et la paix se fait dans l'âme privilégiée (ainsi pour Marie, les bergers de Bethléem, tous les grands saints...) : c'est même à ce signe que la théologie mystique permet de reconnaître les authentiques grâces de Dieu : elles laissent l'âme dans la paix ; tandis que les faux appâts du démon laissent finalement désillusion, trouble et inquiétude.

c) Pourquoi en est-il ainsi ? parce que Dieu est pacifique et apaisant. Et son Fils incarné fut annoncé dès l'A. T. comme devant être le « prince de la paix » (Isaïe, ix, 6-7). Aussi partout où il est présent, il apporte cette paix. Pour nous, il n'est plus présent physiquement mais la grâce, qui est une participation à sa vie, nous le rend vraiment présent : nous avons en nous le même esprit que lui (Rom., viii, 9) ; or, dit S. Paul, les fruits de cet esprit sont la joie et la paix (Gal., v, 22).

d) La preuve ? Regardez tous les saints, même ceux dont le tempérament était ardent et bouillant : ils rayonnent inconsciemment d'une profonde paix intérieure ; et tous ceux qui, même accablés de souffrances, vivent unis à leur Dieu et confiants en lui, sont paisibles, apaisés et apaisants : ils sont ces « pacifiques », ou ces hommes qui « font régner la paix » : ceux-là ont trouvé le secret du vrai bonheur, a dit N.-S. lui-même. « Heureux ceux qui font régner la paix, car ils seront appelés fils de Dieu » (Mat., v, 9). Ils peuvent s'écrier comme S. Paul : « Je déborde de joie au milieu de mes souffrances » (Col., i, 24), car le Christ vivait en lui (Gal.,v, 20).

d) Que l'on objecte pas une parole de N.-S. (Mat., x, 34) : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive ». — Cette parole s'explique par le contexte : Je suis, en effet, venu demander l'héroïsme à ceux qui veulent me suivre ; et lorsqu'ils quitteront tout pour marcher avec moi, cette séparation bouleversera les cœurs, sera parfois mal comprise, suscitera des drames que je ne puis éviter, car il y va d'un plus grand bien et d'un plus grand amour. — Ne faut-il pas appliquer cette parole à tant de parents qui sans raisons suffisantes refusent à leurs fils, et surtout à leurs filles, de suivre l'appel de Dieu pour devenir prêtres ou religieuses ? Si ces parents savaient combien le glaive douloureux de la séparation leur apportera (ainsi qu'à leur enfant) la paix et la joie, la seule profonde et durable, celle du Christ !

Car le Christ n'a qu'une parole : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix ; je ne vous la donne pas comme le monde la donne, [mais je vous donne la vraie paix] » (Jo., xiv, 27).

On comprend pourquoi à chaque messe le prêtre qui va communier demande pour lui, pour son peuple et pour le monde entier le don de cette paix quand le Christ est présent entre ses mains. Et la salutation liturgique de l'évêque, à la messe, est celle même du Christ, chargée du même souhait efficace : « *Pax vobis* ».

II. — *La paix des consciences libérées*

a) Sitôt après le souhait et le don de sa paix aux Apôtres, N.-S. leur communique, par un geste symbolique (soufflant sur eux) son Esprit divin. Il leur donne par là un pouvoir que seul Dieu possède : remettre, pardonner les péchés (Mat., ix, 3-6). Ce n'est pas un hasard que cette *coïncidence des deux dons :* la paix, et la libération des consciences.

b) Souvent *dans l'Evangile,* N.-S. remettant les péchés, a ainsi dit à ceux auxquels il remettait de lourdes fautes : « Vas en paix » (Luc, v, 50) ; et il ajoutait d'ailleurs que guérison physique ou guérison morale, tous ces cadeaux divins avaient été mérités par la foi : « vas en paix, ta foi t'a sauvée » (Marc, v, 34 ; Luc, v, 50).

c) Au confessionnal, le prêtre, usant du pouvoir reçu du Christ par l'intermédiaire des Apôtres, remet les péchés ; et il prend ordinairement congé du pénitent en lui disant : Allez en paix ! L'expérience atteste, en effet, combien d'âmes sont ainsi libérées d'une faute qui les tyrannisait : attache illégitime qu'on ne voulait pas rompre ; ennemi auquel on refusait pardon et amour ; détournement, vol ou injustice graves et pesant de tout leur poids sur la conscience ; fautes anciennes, cachées, jamais avouées... Le remords n'est pas une invention des moralistes ; chacun peut expérimenter en soi cette torture de la conscience inquiète. Avouer une faute en libère apparemment ; mais la vraie libération est celle qui fut acquise par la mort du Christ. — Grâce à elle, combien sont sortis apaisés, éclairés et fortifiés du confessionnal où ils n'é-

taient entrés qu'à contre-cœur. — Ils avaient trouvé le Christ crucifié pour eux, et qui les aime jusqu'à leur pardonner tout et à les aider dans leur remontée morale. On évoquera ici la scène si impressionnante de la femme adultère et le sobre dialogue qui la termine :

Le Christ : « Femme, où sont-ils (ceux qui allaient te lapider) ? Personne ne t'a condamnée ? »

Elle répondit : « Personne, Seigneur ».

Le Christ : « Moi non plus, je ne te condamne pas » (Jo., VII, 10-11).

III. — *La paix dans la foi*

a) La scène d'Evangile se complète par celle de l'incrédulité de l'apôtre Thomas. En rappeler les deux étapes, et l'acte de foi final : les mains dans les plaies du Maître, l'Apôtre proclame sa foi : Jésus qui était mort est bien vivant, portant toutefois les marques de sa Passion. Et il apporte à Thomas la paix de sa présence. — Recevoir du Christ la paix qu'il donne, de même que recevoir son pardon pacifiant, est donc conditionné par *la foi en Jésus ;* — ne pas s'en étonner ; se souvenir du rôle capital de la foi en Jésus dans la vie chrétienne, vérité sur laquelle les évangiles des dimanches après l'Epiphanie ont donné si souvent l'occasion d'insister.

b) Comment et pourquoi la foi au Christ apporte-t-elle la paix du Christ ? — Parce qu'elle fait comprendre au chrétien un certain nombre de vérités humainement inimaginables, et qui transforment complètement la vie et les relations entre les hommes :

— le Christ est mort pour sauver tous les hommes ;

— il est ressuscité, et désormais glorieux parce que, Fils de Dieu incarné, il a achevé sa mission réparatrice et attend, dans la gloire de son Père, de pouvoir rassembler près de lui toute l'humanité ;

— tous les hommes, régénérés et sauvés par le Christ, sont ses frères et sont frères entre eux ;

— tous sont destinés par Dieu à former dans l'éternité une unique société dans le bonheur et la gloire ;

— du même Père du ciel, tous les hommes reçoivent là consigne de s'aimer entre eux comme Dieu les aime ;

— ils doivent aussi obéir à l'ordre et suivre l'exemple du Christ, prêts à donner leur vie pour leurs frères.

Ainsi la guerre, la haine, l'hostilité sous toutes ses formes sont, dans la vie sociale, un non-sens pour le chrétien. Et seul le christianisme fonde sur les plus hautes vérités éternelles l'exigence d'un *ordre de paix.* C'est une *conséquence inéluctable de la foi chrétienne.*

c) Cette foi doit *se traduire dans les faits :* le chrétien ne peut être qu'artisan de la paix en lui et autour de lui, apaisant les rancœurs, réconciliant, pacifiant. Avec la conscience que le monde entier ne trouvera son équilibre de paix que si chacun à sa place sème et plante inlassablement la paix.

Mais, comme toute œuvre qui engage à travailler pour une radicale réforme du monde, la paix ne s'instaure que *dans la souffrance et la croix.* Il a fallu que le Christ meure pour réconcilier toutes choses dans son Père. « Il a plu à Dieu de faire habiter en lui [le Christ] toute la plénitude, et, par lui, qui a rétabli la paix dans le sang de sa croix, de se réconcilier tout ce qui existe sur la terre et dans les cieux » (Col., I, 19-20). Et lorsque N.-S. apporte sa paix aux Apôtres et qu'il réclame la foi de Thomas, il se montre avec les ineffaçables marques de sa passion.

Donc, ne pas redouter de s'engager, de souffrir, d'avoir à lutter contre soi-même et contre le courant du monde, pour posséder et donner la vraie paix.

d) Absolue *nécessité des moyens surnaturels :* car la paix vraie est un fruit de la grâce : cela suppose pénitence, prière, fréquent recours au Dieu de la paix dans son sacrement d'Eucharistie, symbole actif de l'unité avec les hommes et avec Dieu. — Rien d'étonnant, donc, que le Congrès international Eucharistique de Barcelone soit placé sous le signe de la paix du Christ. De même, le mouvement catholique international « *Pax Christi* » se présente avant tout comme une croisade de prières pour la paix. Ceux qui n'ont pas la foi ne comprennent pas ou sourient : la paix, selon eux, ou s'achète par la guerre, ou du moins ne s'établit qu'en faisant montre de force et en usant de tous les moyens « efficaces » de la politique. D'où l'opposition flagrante, et si accusée de nos jours en maints pays, entre l'action des chrétiens pour la paix et celle des marxistes, même lorsque ceux-ci se croient dégagés de toute option politique déterminée.

e) Il faut donc que tous les chrétiens agissent pour que dans le monde règne la paix du Christ, dans le règne même du Christ. Pour cela, entreprendre résolument toute action qui rapproche hommes, familles, classes sociales, nations et les aide à se mieux comprendre, puis à s'aimer et à s'aider en vue du salut éternel de l'humanité.

Mais surtout être en paix soi-même avec Dieu ; ce qui suppose :

— avoir la paix de la conscience,

— être fidèle à Dieu et uni au Christ,

— aimer surnaturellement le prochain quel qu'il soit.

* *

Conclusion. — Au lieu de se plaindre de la difficulté ou de l'incertitude des temps, faire un examen de conscience personnel sur tous les points précédemment signalés, notamment :

— avons-nous la paix d'une conscience en règle avec Dieu et avec les autres ?

— croyons-nous sincèrement en Jésus-Christ, Sauveur, et cela avec une foi qui transforme notre vie et la rende capable de contribuer à la transformation de notre milieu, petite cellule de la vaste humanité ?

Il y suffit d'une foi très simple : « Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru » ; et ce sont certainement les plus humbles, « pauvres » et obscurs serviteurs de Dieu qui contribuent le plus à sauver le monde du péché et de la haine, donc à lui garder la paix.

« Agneau de Dieu, qui ôtez les péchés du monde, donnez-nous la paix ».

PASTORALE DES SACREMENTS SELON LE DIRECTOIRE

IX

LES SACREMENTS SONT DES REMÈDES

Mes frères,

Les sacrements ne sont pas des récompenses accordées au mérite ; mais par contre — et le *Directoire* a soin de nous le rappeler — les sacrements sont des remèdes. On ne demande pas à un malade de décliner ses titres et qualités, on ne voit en lui que la faiblesse ou la misère sollicitant la charité ; doctrine que N.-S. a clairement illustrée par la parabole du bon Samaritain.

I

Puisque les sacrements sont des « actes du Christ », les ministres ont tout intérêt à bien connaître les intentions et la pensée, et même aussi la conduite du Christ en personne ; ils auront ainsi plus de chance de ne pas trahir la mission qu'il leur a confiée, et au contraire

de le continuer efficacement auprès des hommes leurs frères.

Or, qu'a fait le Christ ? Il a témoigné aux pécheurs, aux « brebis perdues » comme il les appelle (Mat., xv, 24) une spéciale prédilection : il admet à ses pieds Madeleine, au cours du repas chez Simon ; il ne condamne pas la femme adultère (Jo., VIII, 11) ; il s'entretient longuement au bord du puits de Jacob avec la Samaritaine ; il s'invite lui-même à déjeuner chez un publicain (Luc, XIX, 5) ; en sorte qu'il suscite critiques et murmures. « S'il était réellement prophète, se dit-on, s'il était homme de Dieu, il saurait à qui il a affaire et il ne supporterait pas ces gens autour de lui » (Luc, VII, 39).

Mais Jésus sait si bien les secrets des consciences qu'il connaît leurs pensées secrètes, devine leur étonnement, et confond adroitement leurs raisonnements. « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais les malades ; je ne suis pas venu pour appeler les justes mais les pécheurs » (Marc, II, 17).

On ne saurait trouver mieux pour préciser l'esprit dans lequel doivent être administrés les sacrements ; il faut être un pharisien pour suspecter le Christ de pactiser avec le mal (ils l'ont dit possédé du démon, Mat., XI, 18); pour nous nous savons bien qu'il est Dieu et qu'il est sans péché ; nous savons aussi l'austérité et la rigueur de ses exigences. « Si ton œil est pour toi cause de péché, arrache-le et jette-le loin de toi... » (Mat., v, 23).

Mais il est deux manières d'envisager le péché, soit en lui-même, soit dans le pécheur. En lui-même le péché est un désordre, une désobéissance, une révolte, il est à fuir comme le serpent (Eccl., XXI, 2), il est haïssable et on ne saurait trop mettre en garde contre lui. Considéré dans le pécheur, il est encore aussi haïssable à coup sûr, mais le pécheur, lui, est à considérer avec miséricorde et avec bonté; car ce qu'il faut, c'est le débarrasser de ce mal qui fait corps avec lui ; ce qu'il faut, c'est avec patience et douceur l'amener à se rétracter, à renier sa faute, à bannir le péché de son âme.

C'est à quoi le Christ s'emploie par tous les moyens ; et presque toujours ses guérisons corporelles ont pour but de toucher les cœurs et d'amener les âmes à la foi et au repentir ; parfois même la guérison spirituelle par le pardon des péchés précède, comme pour le paralytique (Luc, v, 20) la guérison du corps. Un jour les apôtres, cédant en cela à leur tempérament impulsif et encore vindicatif, demandent à Jésus de faire descendre le feu du ciel sur Samarie ; lui les regarde droit dans les yeux et leur dit : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes ! Le Fils de l'homme est venu, non pour perdre les hommes, mais pour les sauver » (Luc, IX, 55).

II

« Restaurer toute chose dans le Christ » (Eph., I, 10), tel est bien le but que Dieu se propose lorsque, dans son amour, il envoie au monde son fils unique ; l'œuvre de Jésus est une rédemption, une restauration, une réhabilitation ; il reprend et fait sienne l'humanité déchue, et il se l'unit en son incarnation, pour la purifier, la guérir et la sauver.

Par son sacrifice, il plaide notre cause auprès du Père : « nous avons un avocat auprès du Père : le Christ » (I Jo., II, 1); par sa mort rédemptrice il pose le principe de notre justification ; il nous acquiert les droits au pardon et aux grâces qui nous sont nécessaires ; et plus tard à l'héritage des saints.

Mais il faut que chacun de nous lui soit uni. Comment ? Par le baptême d'abord qui nous lie à lui comme par une greffe ; par les autres sacrements ensuite, qui ont pour but précisément de renouer ce lien s'il venait à être brisé (Pénitence), ou de parfaire progressivement cette union (autres sacrements). C'est la réception réitérée de ces « remèdes » précieux qui doit peu à peu dissiper nos ténèbres, guérir nos langueurs, soutenir notre faiblesse, et surtout nous animer de plus en plus de cette charité envers Dieu et le prochain qui est toute la loi.

Le baptême a posé le principe d'une œuvre de longue haleine, qui doit se poursuivre tout au long de notre pèlerinage terrestre sans être jamais épuisée ; à cette vie « de l'homme nouveau, créé selon Dieu dans une justice et une sainteté véritable » (Eph., IV, 24).

On voit dès lors combien se trompait le jansénisme quand il éloignait les âmes de la sainte Communion, sous le fallacieux prétexte que nous n'étions pas dignes d'un si grand honneur. Or que demande l'Eglise ? Qu'on soit un saint pour communier ? Non ; mais seulement qu'on soit en état de grâce et qu'on ait l'intention droite ; car il faut communier pour devenir un saint, et non devenir un saint pour être admis à communier.

Ici, toutefois, deux remarques s'imposent. Bien que les sacrements (et l'Eucharistie elle-même) soient des remèdes, il faut cependant les donner à bon escient, en tenant compte toujours des prescriptions de l'Eglise ; en se souvenant de cette parole du Christ : « Ne donnez pas aux chiens les choses saintes et ne jetez pas les perles devant les pourceaux » (Mat., VII, 6). Car un remède doit être donné avec circonspection, de crainte d'être inutile, voire même nuisible au malade.

Seconde remarque, une trop grande facilité, un laisser-aller, dans l'administration des sacrements pourrait en diminuer aux yeux des chrétiens la dignité et la sainteté ; pourrait créer un climat de négligence et de tiédeur qui nuirait à la vitalité et à l'unité du corps mystique ; il faut tendre non pas seulement à panser des blessures individuelles mais à faire monter progressivement toute la communauté.

Mais cette double réserve faite, il est bien certain que les sacrements sont à administrer avec miséricorde. Dès que les conditions exigées pour chacun d'eux se trouveront réali-

sées, on se montrera compréhensif et généreux ; si on doit parfois les refuser, parce que le sujet est mal disposé, on le fera avec bonté, laissant voir clairement le regret que l'on a de laisser le pécheur dans son péché ; plus que cela, on fera tout pour amener le pécheur, et cela le plus rapidement possible, à comprendre son devoir, à renoncer au mal et à se prêter lui-même à sa guérison.

III

Les sacrements sont donc à administrer avec miséricorde ; ce n'est pas sans un secret dessein que Dieu les a remis entre les mains d'hommes faibles et pécheurs eux-mêmes, afin que leur expérience personnelle les incline à être compréhensifs et bons.

Mais le *Directoire* ne voudrait pas que ce mot de « miséricorde » nous induise en erreur, et nous fasse croire qu'on puisse « refuser les sacrements arbitrairement sans manquer à la justice » (p. 29). Les parents baptisés par exemple, ont le *devoir* de faire baptiser leurs enfants ; à ce devoir correspond pour eux un droit même s'ils sont mauvais chrétiens. On ne pourra donc refuser le baptême pour des motifs d'ordre général et pour un bien dont la réalisation reste lointaine et hypothétique, tels que « revaloriser les sacrements » ou bâtir une communauté « plus fervente et plus fidèle ».

Et nous retrouvons bien ici la tendance générale des instructions données par le *Directoire,* en dehors et au-dessus de toutes les controverses : tout homme pécheur a été racheté par le sang du Christ, le Christ est mort pour lui ; il a droit à la vérité apportée par le Christ, au pardon mérité par le Christ ; aux sacrements institués par le Christ.

Tout baptisé est héritier du ciel et cohéritier de Jésus-Christ ; fut-il tombé dans les bas-fonds des plus honteux péchés, son relèvement est possible et la vie des saints le démontre éloquemment ; même à ceux qu'elle a dû rejeter de son sein par l'excommunication l'Eglise ne refuse ni réconciliation ni sacrement dès l'instant qu'ils se repentent.

Quant aux infidèles, eux aussi ont droit au baptême, à la grâce et à toutes les richesses de la communion des saints ; et il faut d'ailleurs se réjouir de voir dans de jeunes chrétientés naissantes, en pays de mission, une vie sacramentaire intense et extraordinairement féconde.

Il faut remercier nos chefs spirituels d'avoir suscité une grande espérance en nos cœurs en nous montrant dans les sacrements trop méconnus, trop délaissés chez nous, non le privilège d'un petit nombre, mais le remède à tous nos maux et le salut pour toute âme de bonne volonté.

* *

N.-S. a bien voulu nous dire « qu'il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui fait pénitence que pour 99 justes qui n'ont pas besoin de pénitence » (Luc, xv, 7). Nous aurions tort d'en conclure qu'il faut pécher pour avoir l'occasion de se convertir, car on ne doit jamais faire le mal, même en vue d'un bien. Mais par contre, il y a suffisamment de fautes dans notre passé pour motiver notre repentir et nos pénitences et le recours à ces divins remèdes que sont les sacrements. Comme le cerf altéré court à la source d'eau vive, puisons largement aux richesses inépuisables de la « copieuse rédemption » offerte par le Christ; nous donnerons aussi beaucoup de joie à Dieu et nous aurons ample motif de l'aimer davantage parce que nous aurons plus reçu.

LES PARABOLES DE L'EVANGILE

XV

LE RICHE INSENSÉ

Mes frères,

L'Evangile est un glaive spirituel ; il est la Parole de Dieu dont les pensées sont infiniment élevées au-dessus des nôtres, dont la sagesse éternelle n'est nullement influencée, comme l'est la sagesse humaine, par les contingences et les fluctuations du temps. Quand il pénètre un homme, il l'atteint jusque dans ses profondeurs ; il renverse les idoles pour faire place au Seigneur, au prix de blessures douloureuses, mais salutaires. Dieu est le chirurgien qui opère et qui sauve. Peu importe la douleur, si le patient est sauvé. Bénie soit la main qui coupe, purifie et guérit ! C'est pour vous sauver, tous, que le Maître divin vous a laissé cette Bonne Nouvelle : la folie du riche.

I. — *Le fou* (Luc, xii, 13, 21)

« Quelqu'un de la foule lui dit : Maître, dites à mon frère de partager l'héritage avec moi. Jésus lui dit : Homme, qui m'a établi votre juge ou l'arbitre de vos partages ? » Le Sauveur est venu pour le spirituel, non pour le temporel. Puis il leur dit : « Veillez à vous garder de toute avarice. L'homme a beau se trouver dans l'abondance, sa vie ne dépend pas de ses richesses. » Elles ne réussissent pas à prolonger sa vie même d'une heure. La parabole va le prouver.

Il y avait donc un riche à qui sa terre avait beaucoup rapporté. La récolte était surabondante, il n'avait pas où la loger. « Le sein des pauvres, la maison des veuves, la bouche des enfants, remarque S. Ambroise, ce sont des greniers éternels » et qui ne seront jamais insuffisants. Mais il n'en a cure. Il ne pense qu'à son avenir terrestre. — N'est-ce pas une histoire vécue quel cette parabole ? Combien d'hommes reconnaîtront leurs propres pensées dans celles que nous livre Jésus, lui qui lit à l'intérieur des âmes ! « Que vais-je faire ?... Voici ce que je vais faire. Je vais abattre mes greniers et en bâtir de plus grands. C'est là que je mettrai tout mon bien et mon avoir. » Ce fait que les bâtiments anciens doivent être démolis est le signe d'une année extraordinairement opulente. Dans les nouveaux, il entassera tout son blé, toutes ses

céréales, ses immenses jarres d'huile et les provisions pour les animaux.

Il poursuit sa rêverie et bâtit ses châteaux en Espagne : « Mon âme (il se parle à lui-même), tu as de grands biens en réserve pour de nombreuses années ; repose-toi, mange, bois, réjouis-toi. » C'est le bonheur épicurien, le prétendu bonheur païen, fondé sur la satisfaction des sens, mais incapable de satisfaire une âme humaine créée pour posséder Dieu, la joie infinie. *Fecisti nos ad Te...*

C'est un espoir déraisonnable, c'est une folie : le mot tombe de la bouche du Seigneur. « Insensé ! » lui dit-il, comme il l'a dit autrefois à tous les hommes qui ignorent Dieu et qui ne savent pas, à travers les biens visibles, voir Celui qui est, ni reconnaître par ses œuvres l'Ouvrier (Sag., XIII, 1). « Insensé ! cette nuit même on va te redemander ton âme ! Et ce que tu as préparé, pour qui sera-ce ? »

L'homme a beau se trouver dans l'abondance, sa vie ne dépend pas de ses richesses, avait dit Jésus. Organiser sa vie comme si on ne devait pas mourir ; n'avoir de pensée et de considération que pour les biens périssables, et, bien nanti, s'imaginer que l'on est assuré contre tout événement fâcheux : n'est-ce pas pure fantaisie de l'imagination, divagation de l'esprit, rêve creux sans aucun fondement dans la réalité ? N'est-ce pas folie dont l'illusion va se dissiper « comme dans le duvet que le vent emporte, comme le givre léger que disperse l'ouragan, comme la fumée qu'un souffle dissipe, comme le souvenir de l'hôte d'un jour qui s'évanouit » ? (Sag., V, 14). Le matérialisme n'est que cela.

En effet, tandis que le riche élabore ses projets, soudain événement imprévu par sa déraison, coup de foudre, Dieu intervient, Dieu, le Maître souverain, celui qui fait vivre et qui fait mourir et il lui demande de rendre ce qu'il doit rendre, ce qui lui a été prêté comme un bien à faire fructifier : « ton âme », ta vie. Car c'est bien lui qui est désigné ici. (On sait que les Juifs évitaient de Nom trois fois saint.) Ton âme que je t'ai donnée, ta vie que j'ai nourrie, alimentée depuis tant d'années. Rends-moi compte de tes actes.

Ira-t-il en enfer ? La parabole ne le dit pas. Averti par ce coup soudain et revenu de ses illusions, sans doute va-t-il enfin se tourner vers Dieu, le seul bien désirable, parce qu'il est infini et éternel, ce Dieu qui, dans sa vie, fut supplanté par tant d'ersatz, de néant. « L'essentiel est donc de ne pas imiter en sa déraison ce fou qui mettait tout son espoir en ses richesses comme si Dieu n'existait pas et, si l'on est riche, qu'on soit riche en regardant Dieu comme sa fin » (P. Lagrange). Jésus, en effet, a ajouté : « Ainsi en est-il de celui qui thésaurise pour soi et n'est pas riche en vue de Dieu » (cf. Job, XX, 10, 20).

Les richesses ne sont pas une fin, mais un moyen. Elles sont confiées au riche pour soulager, aider ses frères moins bien lotis. Le bon riche verse dans le sein des malheureux son superflu, donnant même plus largement. Plus tard on dira de lui : *Oculus fuit cæco, pes claudo, pater erat pauperum* (Job, XXIX, 15). Dieu lui mesurera sa joie éternelle avec la mesure qu'il aura prise pour faire la charité.

« Faites-vous des trésors dans le ciel... » (Mat., VI, 20, 21).

II. — *Le sage*

L'insensé bâtissait sur le sable. L'homme sage bâtit sa maison sur la pierre qui est le Christ et son Evangile. La pluie peut tomber, les torrents venir, les vents souffler : la maison est solide, elle est fondée sur la pierre (Mat., VII, 24, 25).

L'homme sage écoute la Parole divine : il y prend son plaisir, la médite nuit et jour. Il est comme un arbre planté près d'un cours d'eau qui donne son fruit en son temps et dont le feuillage ne se flétrit pas ; tout ce qu'il fait réussit (Ps. I).

La vie des Saints en est le témoignage multiple et irrécusable. Elle est l'Evangile en action. C'est pourquoi nos grands-pères lisaient chaque soir en famille la Vie des Saints. N'y aurait-il pas profit à ce que nos jeunes foyers renouent avec cette chrétienne tradition ? La vie du Bienheureux Pie X, l'un des « bienheureux pauvres » de l'Evangile, est de celles qui méritent des échos diffusés partout. Elle proclame la béatitude et la réussite surnaturelle et apostolique de ceux qui pratiquent à la lettre l'enseignement évangélique. Il était né pauvre. « Voyez-le, quatre années durant, parcourir, souvent pieds nus, muni d'un peu de pain et d'olives, la distance qui le sépare du prêtre qui l'instruit. Cette route, martelée par le vent et la pluie, ou torride, toujours longue et fatigante, l'adolescent ne se doutait pas qu'elle était le début de la voie difficile où l'appelait le dessein éternel de Dieu » (Mgr Grente). « Si la vie était facile, disait-il à sa mère, où serait le mérite ? » Vicaire, il se dépouille, comme le Curé d'Ars, de son linge et de ses vêtements. Curé, il se prive aisément de viande, même de pain, et s'endette afin de réparer l'hôpital. « Je suis né pauvre, dira-t-il un jour, j'ai vécu pauvre, je mourrai pauvre. » « Même comblé de richesses, écrira-t-il, un vrai pauvre renonce de cœur à tout bien que la terre peut offrir. » Evêque, cardinal, patriarche, il dépense tout et se dépense lui-même pour les âmes, à tel point que lui, qui habitait à Venise un palais de marbre, dut emprunter le prix de son billet d'aller et retour pour Rome où le Conclave allait l'élire Pape ! C'est parmi les épreuves qu'il vécut et acheva son œuvre. C'est dans l'ombre qu'il prépara le glorieux rayonnement de l'Eglise. « L'homme sage donne son fruit en son temps. Tout ce qu'il fait réussit. » « Notre puissance, disait-il, est à la mesure de notre espoir. » Comme S. François, le pauvre, l'humble Pie X est entré au ciel, riche de l'amour qui embrasait son cœur. *Pius, pauper et humilis, cœlum dives ingreditur, hymnis cœlestibus honoratur.*

* *

Cet exemple est une éloquente illustration de la parabole. La seule richesse qui demeure, celle que ni la rouille ni les vers ne peuvent détruire, c'est l'œuvre de Dieu accomplie à la perfection. Heureux serons-nous si nous savons faire bon usage des biens que Dieu nous aura confiés. La richesse est peut-être un grand obstacle à la vie surnaturelle, car l'argent « est un mauvais maître ». A nous d'en faire un « bon serviteur » en l'employant, dans l'ordre voulu par Dieu, au bien de la société et au secours du Christ dans ses membres souffrants : « J'étais nu et vous m'avez vêtu ; j'avais faim et vous m'avez donné à manger... » *Amen.*

CONFERENCES SUR LA VIE CHRETIENNE

IX

LE PERSONNALISME CHRÉTIEN

Le problème de l'humanisme, que nous avons traité naguère, en entraîne un autre qui lui est connexe : celui de la personnalité du chrétien. Cette fois il ne s'agit plus des principes généraux qui éclairent les rapports entre les valeurs humaines et les valeurs divines ; il s'agit d'un problème particulier, concernant l'individu en ce qu'il a de plus incommunicable : sa personnalité. Car chacun, par son autonomie et ses tendances natives, se distingue des autres ; chaque homme, à sa naissance, apporte un capital de ressources qu'il doit développer et orienter sous sa propre responsabilité. Ce travail d'épanouissement est extrêmement important ; selon qu'il est bien ou mal dirigé, le résultat est merveilleux ou lamentable. Or quel est le rôle du christianisme dans cette éclosion et cette formation de la personnalité ? N'est-il pas un obstacle ? Chacun sait que le christianisme prêche la mortification corporelle, l'humilité de l'esprit, la patience, etc. N'y a-t-il pas là tout l'opposé d'un épanouissement de la personne humaine ? N'est-ce pas là une morale d'esclaves, comme disait Nietzsche ? Voilà ce que nous allons étudier en recherchant comment le christianisme favorise le développement du corps, de l'intelligence, du cœur et de la volonté de l'homme.

I. — *Le corps du chrétien*

Nos contemporains atribuent un grand rôle au corps humain dans le développement de la personnalité. Ils savent par la science à quel point le corps influe sur l'esprit, et combien le corps est nécessaire à l'âme. Ils s'opposent ainsi nettement au cartésianisme et à toutes les formes d'idéalisme, doctrines qui négligent trop la matière et restreignent exclusivement la valeur de l'homme à ses facultés spirituelles. Devons-nous, nous, chrétiens, nous étonner et nous indigner ? Pas le moins du monde. Sans compter que certains systèmes philosophiques très différents de l'idéalisme (pensez à celui d'Aristote) ont tout autant, sinon plus, la faveur de l'Eglise depuis six cents ans, nous trouvons dans l'Evangile même et dans S. Paul des vues qui nous permettent d'accueillir de bonne grâce les aspirations de nos contemporains.

Que nous apprend, en effet, la philosophie la plus conforme à l'expérience courante ? Elle nous apprend que nous sommes corps autant qu'esprit : notre corps fait aussi réellement partie de notre être que notre âme. Notre personnalité est presque toujours profondément marquée par l'état de notre corps. Combien d'hommes manquent d'initiative et d'aplomb parce qu'ils sont chétifs ou difformes ! Combien par contre en imposent à leur milieu uniquement parce qu'ils sont des gaillards débordants de santé ! La fatigue physique agit sur la volonté ; réciproquement l'âme agit sur l'extérieur au moyen des sens : si les sens sont affinés, la puissance créatrice de l'âme s'exerce à plein ; sinon elle est paralysée. Combien de belles âmes, par exemple, sont incapables d'exprimer ce qu'elles ressentent parce qu'elles n'ont pas de vocabulaire adapté, ou parce que leurs doigts n'ont pas été exercés d'assez bonne heure à manier un instrument, piano, pinceau, etc. ! Et c'est un fait indiscutable que tout le monde apprécie un homme en partie d'après ses éléments physiques : fortune, profession, habits, figure, etc. Nous verrons tout-à-l'heure que cet aspect n'est pas le principal, mais il a sa valeur au moins en général. A plus forte raison, le sexe — élément corporel s'il en fut — exerce une action profonde sur l'âme et différencie extrêmement la psychologie de l'homme et celle de la femme.

La Révélation chrétienne, quoique en pensent ceux qui l'ignorent, ne contredit pas ces données essentielles de la philosophie. Elle estime aussi le corps humain. La preuve, c'est que le Verbe de Dieu n'a pas dédaigné de prendre un corps comme le nôtre. Il a utilisé ses sens comme nous : il a vu les beautés de la nature, manié la scie et la hache, écouté les cantilènes des enfants, bu et mangé comme tout le monde. Il a offert son corps très pur en sacrifice à son Père. Et maintenant ce corps adorable est à l'honneur au sein même de la Trinité. De ce trône de gloire, il sanctifie les corps de tous les hommes qui s'agrègent à lui en recevant sa grâce. Car ne l'oublions pas, ce n'est pas seulement l'âme du chrétien qui est sainte : son corps l'est aussi. S. Paul nous le répète ; en sémite qui rejoint la saine philosophie d'Aristote, il ne distingue pas deux compartiments étrangers dans l'homme : avec lui « nous sommes à mille lieues du dualisme platonicien, qui aspire à dépouiller le corps pour rendre à l'âme sa liberté native »[1]. « Glorifiez donc Dieu en votre corps », dit-il par exemple aux Corinthiens (I Cor., VI, 20).

Notre corps a été purifié au baptême, oint à la confirmation ; il est pratiquement nourri

[1] Prat, *La théologie de saint Paul*, 26e éd., I, p. 280.

de l'Eucharistie. Et la grâce ne reste pas confinée dans l'essence de l'âme : elle rayonne dans tout le corps qu'elle anime, et il viendra un jour où cette grâce, devenue la gloire, fera resplendir le corps à nos yeux éblouis : ce sera le jour de la résurrection.

Ainsi donc l'Eglise catholique ne méprise nullement le corps humain. Mais elle enseigne qu'il est toujours sujet aux tentations et aux excès, et c'est pour cela qu'elle exige qu'on le tienne toujours en tutelle. Elle sait que si on ne l'entraîne pas à la mortification, il deviendra incapable de résister dans les grandes difficultés. Elle sait que si on lui attribue trop d'importance, l'âme en pâtira. Elle sait que le paganisme ancien est toujours prêt à reparaître et à transformer le sport, l'art et la beauté corporelle en objet de culte.

Les saints l'ont bien compris, et entre deux excès possibles, tous ont préféré excéder dans la mortification. Ils avaient sans doute une vocation spéciale : Dieu voulait les faire collaborer plus étroitement à la Passion de son Fils ; ou bien il voulait donner une leçon au monde jouisseur. Peut-être même quelques-uns d'entre eux ont-ils regretté leurs excès de jeunesse, où ils ont irrémédiablement ruiné leur santé. Toujours est-il que, sauf si la volonté de Dieu nous est clairement notifiée, nous n'avons pas à les imiter dans ces excès : nous risquerions de nous décourager et de revenir ensuite à une licence excessive. Que chacun suive sa voie en se rappelant que la règle générale consiste à soumettre le corps à l'âme afin d'aboutir au meilleur équilibre possible de toutes nos facultés sous l'emprise de l'amour de Dieu.

II. — *L'intelligence du chrétien*

Il est de bon ton, dans certains milieux, de railler la soumission intellectuelle du catholique aux dogmes et aux directives de l'Eglise. Une telle démission n'est-elle pas aux antipodes d'un personnalisme ? Un chrétien n'est-il pas un homme diminué dans l'exercice de sa faculté la plus indépendante, l'intelligence ? Comment faire progresser la science si on n'a pas même la possibilité d'envisager certaines hypothèses ? Et l'esprit peut-il travailler avec ardeur quand il sait que ce monde n'est que néant, et que nous sommes destinés à une autre vie, immatérielle ?

Ces objections se rencontrent couramment. Il faut savoir les réfuter. Les arguments ne manquent pas.

1° Tout d'abord un argument de fait. C'est un fait que le siècle le plus croyant de l'histoire chrétienne, le XIIIe, a été aussi le plus audacieux au point de vue intellectuel et artistique. En philosophie et en théologie, émerge S. Thomas d'Aquin, le penseur le plus équilibré et en même temps le plus révolutionnaire qui ait existé. En littérature rayonne le poète Dante, qui exercera pendant des siècles la sagacité des commentateurs. Au point de vue artistique, c'est l'époque des cathédrales.

On objectera sans doute que les sciences physiques et naturelles n'ont pas fait grand progrès au Moyen Age, malgré les Albert le Grand et les Roger Bacon. Soit. Mais faut-il en conclure que la foi religieuse en est la cause ?

Oui, dira-t-on ; voyez le cas de Galilée ! Ah ! certes, ce cas-là n'a pas fini d'être exploité dans tous les manuels laïques. Je pourrais vous citer telle ville universitaire de l'Union française où les élèves de philosophie, chaque année, trouvaient l'occasion de ressasser la condamnation du grand savant par l'Eglise. On aurait dit qu'ils n'avaient retenu que cette leçon-là de l'influence civilisatrice de l'Eglise et on sentait que pour eux ce seul fait prouvait que toute liberté de pensée était retirée à ses fidèles. Et cependant un peu de loyauté et d'objectivité suffit pour mettre les choses au point. Il ne s'agit pas d'innocenter complètement les cardinaux qui se sont trompés. Mais il s'agit de juger ce cas d'après le contexte historique, condition essentielle d'une juste interprétation des faits. Or quand on sait à quel point les savants de l'époque étaient divisés sur la question ; quand on sait qu'aucun des arguments « scientifiques » de Galilée n'a été retenu par la science (un de ces grands arguments était le phénomène des marées : or on sait qu'il n'est pas dû à la rotation de la terre, mais à l'attraction de la lune) ; quand on sait que Copernic, le chanoine Copernic, a enseigné pendant des années son système à titre d'hypothèse sans être inquiété par l'Eglise, et que celle-ci n'est intervenue que le jour où Galilée a repris ce même système non plus à titre d'hypothèse, mais à titre de certitude, alors que ses arguments scientifiques ne valaient rien du tout, on est beaucoup plus indulgent pour les cardinaux qui l'ont condamné. Au fond, la grande faute de ces derniers est d'avoir mal compris l'Ecriture sainte : donc leur erreur est une erreur exégétique. Mais au point de vue scientifique, il est injuste de les traiter comme on les traite, et surtout d'accuser l'Eglise d'obscurantisme à cause de leur erreur [2].

Un autre argument de fait, massif et indiscutable, c'est la coexistence de la foi la plus vive et de la science la plus exigeante dans les mêmes esprits. Le cas de Pascal est connu : il mettait Voltaire en rage, et c'est pour cela que l'encyclopédiste s'est attaqué à trois reprises aux *Pensées,* pour les discréditer. De nos jours, le même fait est suffisamment connu pour qu'il soit inutile d'insister.

2° Si maintenant nous passons des faits aux raisons, celles-ci ne manquent pas pour nous montrer comment le christianisme, loin de loin de nuire à l'intelligence, la favorise.

Il la favorise d'abord en lui donnant une base solide. Rien n'est plus fatal à la recherche intellectuelle que de partir de zéro, de baigner dans une atmosphère de scepticisme

[2] Sur ce sujet, cf. l'article *Galilée* dans le *Dict. Apol.* de d'Alès.